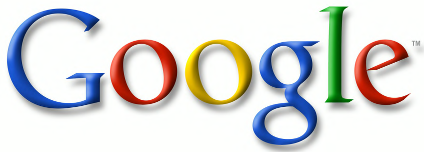


NOTICE LITTÉRAIRE

SUR LA

FAMILLE SAINT-GELAIS.

Cette Notice est extraite de l'*Annuaire statistique de la Charente, pour* 1836, publié par M. P. Lacombe, Imprimeur (Angoulême, in-18).

100 EXEMPLAIRES.



3

NOTICE LITTÉRAIRE

SUR LA

FAMILLE SAINT-GELAIS,

PAR

J.-F. EUSÈBE CASTAIGNE,

Bibliothécaire de la ville d'Angoulême.



ANGOULÊME,

DE L'IMPRIMERIE DE P. LACOMBE ET Cᵉ.

1856.



5

NOTICE

SUR

LA FAMILLE SAINT-GELAIS.

(XVe ET XVIe SIÈCLES.)

Ayant le dessein d'insérer, chaque année, dans l'*Annuaire de la Charente,* quelques articles biographiques sur les écrivains et artistes célèbres produits par l'Angoumois, j'ai cru ne pouvoir mieux débuter que par la famille *Saint-Gelais,* qui nous a donné deux poètes illustres de la renaissance, et à laquelle nous devons à peu près les seuls monumens d'architecture de cette mémorable époque, dont notre ville puisse se glorifier. Deux considérations m'ont porté d'ailleurs à commencer ainsi : d'abord, l'intérêt qui depuis peu semble s'être attaché aux restes de l'élégante chapelle *Saint-Gelais,* que l'on tente en ce moment de restaurer, et ensuite la manière plus qu'incomplète dont les articles *Octavien* et *Mellin* sont traités dans les nombreuses biographies que l'on publie de nos jours.

Peut-être les hommes de lettres, sous les yeux de qui tombera cet essai, seront-ils indulgens à mon égard, en considération des longues recherches qu'il m'a fallu faire pour un travail presqu'entièrement neuf; d'un autre côté, pour ne pas tout-à-fait ennuyer les gens du monde, j'ai

essayé d'adoucir l'aridité de mes articles par quelques citations, un peu lestes, mais qu'on me pardonnera sans doute en faveur de l'intention.

EUSÈBE CASTAIGNE,
Bibliothécaire de la ville d'Angoulême.

Il paraît que la famille *Saint-Gelais* prétendait sortir de celle de Lusignan, parce que la terre de Saint-Gelais, en Poitou, dont elle portait le nom, dépendait anciennement de l'illustre maison des comtes de la Marche et d'Angoulême; aussi Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac et chevalier d'honneur de Catherine de Médicis, prenait-il le surnom de Lusignan, et décorait-il ses armes de la figure de Mélusine, qu'il avait adoptée pour cimier.

Sans entrer dans les détails fatigans d'une généalogie, nous nous contenterons ici de mentionner les membres de cette noble famille qui ont le plus de droits à notre reconnaissance dans les lettres ou dans les arts. Excepté Mellin, ils sont tous fils de Pierre de Saint-Gelais, marquis de

Montlieu et de Sainte-Aulaye, lequel épousa Philiberte de Fontenay, dont il eût plusieurs enfans :

1° JEAN de Saint-Gelais paraît avoir été l'aîné, puisqu'il hérita des titres de son père. Il est auteur d'une *Chronique* ou *Histoire de France*, depuis 1270 jusqu'en 1510, publiée par Théodore Godefroy (Paris, 1622, in-4°); on en trouve aussi une partie insérée dans l'*Histoire de Charles VIII*, donnée par le même Godefroy (Paris, 1617, in-4°). Cette chronique est écrite d'une manière très exacte, et même assez libre et sincère pour le temps. L'auteur semble avoir vécu au château de Cognac, à la cour du père de François Ier, Charles de Valois, comte d'Angoulême : il l'appelle, dans son ouvrage, son *bon seigneur, nourrisseur, bienfaicteur et maistre*.

Jean de Saint-Gelais pourrait bien être le père de Mellin, qui passe ordinairement pour le fils naturel de l'évêque Octavien (*voir* plus bas à l'article Mellin).

2° JACQUES de Saint-Gelais, doyen de la cathédrale d'Angoulême et évêque d'Uzès, fit bâtir, vers l'an 1515, le Doyenné, que l'on voit toujours dans la rue de ce nom, et qui sert actuellement de maison religieuse d'éducation. C'est aussi lui qui fit construire la chapelle destinée à contenir le tombeau de son frère Octavien, et dont nous parlerons à l'article de ce dernier. Ce monument peut donner une idée de la magnificence presque royale et du goût avancé de son fondateur. Il y fut lui-même inhumé, en 1538 ou 1539, et ses restes doivent avoir été déposés, avec ceux de l'évêque d'Angoulême, vis-à-vis la principale porte d'entrée, que l'on remarque encore au fond de l'aile droite de la cathédrale, à côté de l'autel dédié à Saint Pierre.

Urbain et François, qui lui succédèrent dans la dignité de doyen, paraissent avoir été ses neveux. François fut condamné à mort, en 1562, par le duc de Montpensier, pour avoir embrassé le parti des réformés, et pour avoir, dit-on, découvert aux protestans le lieu où l'on avait caché le trésor et les vases d'or et d'argent de l'église de Saint-Pierre.

Un autre de ses neveux, nommé Jean, auquel il avait cédé son évêché d'Uzès, en 1531, se fit aussi calviniste, épousa même une religieuse, et mourut, en 1574, après avoir abjuré ses erreurs.

3° **OCTAVIEN** de Saint-Gelais : *voir* son article ci-dessous.

4° **CHARLES** de Saint-Gelais, archidiacre de Luçon, fonda, en 1516, l'hôpital des Pestiférés de Saint-Roch, dont il reste aujourd'hui la chapelle et quelques vieux bâtimens, hors de la ville et du côté du levant (1).

Il a publié un livre fort recherché des bibliomanes et intitulé : *Les magnifiques, excellentes et triomphantes Chroniques de Judas Machabéus et de ses frères, translatées de latin en françois* (Paris, 1514, in-fol.; 1518, in-fol., et 1556, in-8°) (2).

Il fut aussi inhumé, je ne sais à quelle époque, dans la chapelle Saint-Gelais, vis-à-vis ses frères Jacques et Octavien, à droite de la principale porte dont j'ai parlé plus

---

(1) L'inscription qu'on lit au-dessus de la porte de la chapelle, et qui attribue la fondation de cet hôpital à Elie Lévêquot, sieur des Doucets (maire d'Angoulême en 1536 et 1537), ne peut se rapporter qu'aux réparations qu'il y fit faire, mais nullement à sa première construction. En vertu de son testament du 18 juillet 1532, Charles de St.-Gelais légua à cet hospice une rente de douze pipes de froment.

(2) Je ne me rappelle plus où j'ai lu et copié que « en » 1624, Charles de Saint-Gelais, chanoine d'Angoulême, » docteur en droit civil et canon, fit imprimer dans cette » ville les livres des Machabées, qu'il avait traduits en » français. » Il y a probablement erreur de date, et ce dernier ouvrage me paraît être le même que j'ai mentionné ci-dessus : du reste, je n'ai pas la moindre connaissance de cette édition d'Angoulême.

haut; son épitaphe s'y lit encore en caractères à demi-effacés.

OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS.

« Octavian rend Coignac éternel. »

MAROT : *Epig. CCXXIII.*

—

Octavien de Saint-Gelais naquit à Cognac, vers 1466. Il fut destiné dès son bas âge à l'état ecclésiastique, et c'est dans ce but qu'il étudia la philosophie au collége de Ste-Barbe, et la théologie aux écoles de Sorbonne et de Navarre; mais les privations et l'austérité de l'église ne pouvaient guère se concilier avec l'esprit orné, l'imagination féconde et les mœurs plus que légères du jeune Octavien. Aussi les villes et châteaux de l'Angoumois avaient-ils été les témoins secrets de quelques-unes de ses intrigues amoureuses, lorsque, ses talens et sa naissance lui ayant donné accès à la cour de Charles VIII, il s'abandonna tout entier et ouvertement à ses goûts pour la poésie et surtout pour la vieille galanterie, « mot de cour, dit Paul-Louis, » qui ne se peut honnêtement traduire. »

Une maladie dangereuse fut le résultat de cette vie déréglée, et dès ce moment ses forces furent tellement épuisées, qu'il se représente lui-même comme un vieillard triste et chargé de toutes les incommodités de l'âge. On peut en juger par la pièce suivante, où nous avons cru distinguer une douce et naïve mélancolie.

REGRETS.

Ores connois mon temps premier perdu;
De retourner jamais ne m'est possible.

De jeune, vieux, de beau, laid suis venu.
En jeunes ans, rien n'estoit impossible
A moi jadis, hélas! ce me sembloit:
C'estoit abus qui caultement embloit
Ce peu qu'avois alors de connoissance,
Quand je vivois en mondaine plaisance.

Des dames lors estois bien recueilli,
Entretenant mes douces amourettes;
Amour m'avoit son servant accueilli,
Portant bouquets de boutons et fleurettes.
Mais maintenant, puisque porte lunettes,
De Cupido ne m'accointerai plus;
De sa maison suis chassé et forclus.

Adieu vous dis, nobles et plaisans lieux,
Où j'ai passé ma jeunesse première!
Ores vous perds; car je suis venu vieux:
Age a reçu de moi rente plénière.
Adieu Coignac, le second paradis,
Chasteau assis sur fleuve de Charente,
Où tant de fois me suis trouvé jadis:
Quand à part moi me souviens et ramente
Biens et soulas que j'avois à loisir,
J'en ai un deuil qui passe tout plaisir.

Octavien convient aussi, dans le *Séjour d'Honneur,* dernier des ouvrages qu'il présenta au roi Charles VIII, en 1490, qu'il avait une vieillesse anticipée et des infirmités, suite d'une jeunesse trop ardente pour les plaisirs. Il paraît qu'il s'en repentait, et c'est même là le but de son ouvrage, qui est un songe allégorique, dans l'ancien

goût du *Roman de la Rose*. On trouve l'analyse du poëme singulier de Saint-Gelais dans le quatrième volume des *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque* : « *Sensualité* prend l'auteur dans le pays de *Fleurie-Jeunesse*, et le conduit à *Déduits Mondains*, quoiqu'il eût quelque envie de prendre le chemin de *Bonne-Fin*. Il se livre à *Vaine-Espérance*, qui le met entre les mains d'*Abus* et de *Sensualité*; il s'embarque sur la *Mer Mondaine* périlleuse, et traverse la *Forêt d'Aventures*, par laquelle il lui faut passer pour arriver au *Séjour d'Honneur*. Enfin, il trouve moyen d'aborder au port; il y rencontre *Bon-Vouloir* qui le conduit à *Raison*, celle-ci à l'ermitage de *Bon-Entendement*, et voilà notre poète converti et sauvé. »

Octavien eut la bonne idée de renforcer ces excellentes résolutions d'une ballade en l'honneur de Charles VIII; et, en récompense, ce prince, qu'il accompagna dans son expédition d'Italie, sans doute en qualité d'aumônier, et qui eut toujours la plus vive admiration pour ses talens, le fit nommer, en 1494, à l'évêché d'Angoulême, par le pape Alexandre VI, à qui le chapitre de notre cathédrale avait remis son droit de nomination. Il fut sacré à Lyon, à la fin de 1495, ou peut-être l'année suivante, en présence du roi et de plusieurs seigneurs; et, le 17 août 1497, il fit son entrée solennelle dans notre ville, où il fut reçu en grande pompe par Louise de Savoie, suivie de son jeune fils, âgé de trois ans (1), et par tout le clergé et toute la noblesse du pays.

Une fois assis sur le siége de Saint Ausone, Octavien devint un évêque aussi distingué par ses hautes vertus que par son éminent savoir; et il faut mettre au nombre des calomnies tout ce que Henry Estienne, dans son *Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote*, a mis sur le compte de ce prélat après son élévation. Parmi ces anecdotes, se trouve l'impromptu suivant, qui a toute la mine d'avoir

(1) François, comte d'Angoulême, depuis roi de France sous le nom de François Ier.

été médité à loisir par le malin Huguenot que je viens de citer : Saint-Gelais avait parié que partout où il se trouverait, si quelqu'un lui parlait en vers, il y répondrait sur-le-champ et en pareilles rimes. Un jour qu'il venait d'achever sa messe, celui qui avait gagé contre lui vint l'attaquer ainsi :

L'autre jour venant de l'escole,
Je trouvai la dame Nicole,
Laquelle estoit de verd vestue.....

Le prêtre répondit soudain par cette gaillardise :

Otez-moi du col cette estole ;
Et, si bientost je ne l'accole,
J'aurai la gageure perdue (1).

Un des premiers soins du nouveau pontife fut de restaurer et d'enrichir sa vieille basilique romane et d'augmenter son palais épiscopal. C'est à lui probablement qu'est due l'aile gauche de ce dernier monument, dont le pignon élevé, surmonté d'une sorte de statue grostesque, paraît être parfaitement dans le goût de la dernière période de l'architecture gothique.

Depuis son installation jusqu'à sa mort, Octavien n'abandonna son diocèse que pour remplir un devoir pieux

(1) Dans une *Biographie des Poètes nés dans le département de la Charente*, imprimée à la suite de mon recueil de poésies, intitulé *Lyre d'Amour* (Angoulême, 1829, in-8°), j'ai avancé que cette petite scène s'était passée entre François Ier et Mellin de Saint-Gelais ; mais j'avais été induit en erreur par plusieurs copistes infidèles de cette anecdote. Delandine, dans le catalogue des *Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon* (tom. 2, pag. 103), s'est bien trompé plus grossièrement en l'attribuant à Henri III et à Ponthus de Thyard.

envers Charles VIII, son bienfaiteur; car ce prince étant mort au château d'Amboise au mois d'avril 1498, Saint-Gelais figura parmi les prélats nommés pour accompagner le corps du monarque à Saint-Denis, et composa à sa mémoire une *complainte* et une *épitaphe* qui se trouvent insérées dans le *Vergier d'Honneur.*

Entièrement revenu des égaremens de sa jeunesse, notre évêque ne partageait plus son temps qu'entre la lecture des livres sacrés et l'administration paternelle de son église, lorsque, sous la mairie d'Elie du Tillet, il éclata à Angoulême une violente épidémie, qui força une partie des habitans de se réfugier à la campagne. Octavien se retira à Vars, dans une maison de plaisance que les évêques ont possédée pendant plusieurs siècles jusqu'à la révolution de 1789. Ce fut là, sur la fin de novembre ou au commencement de décembre 1502 (1), que mourut l'illustre prélat, jeune encore, âgé seulement de trente-six ans, et flétri par les restes d'une contagion autre que celle qui régnait alors à Angoulême.

Son corps fut transporté dans cette ville, où les funérailles se firent avec une grande magnificence; et Jacques, dont nous avons parlé plus haut, fit construire, pour renfermer le tombeau de son frère, l'opulente chapelle de Notre-Dame-du-Salut, connue aujourd'hui sous le seul nom de Saint-Gelais. Elle était, dit Corlieu, « autant » belle et riche qu'il y en fust au royaume de France. »

---

(1) La date de sa mort n'est pas précise : toutefois, on sait qu'il vivait encore le 23 novembre 1502, jour où il passa une transaction avec Guillaume III de Montbron, abbé de Saint-Cybard; et l'*Inventaire des Titres de la Cathédrale,* par J. Mesneau, parle des assignations données aux chanoines, alors retirés à Mansle à cause *de la peste,* pour les avertir de se rendre à Angoulême, le 30 janvier 1503, afin d'élire le successeur de Saint-Gelais, *naguère décédé au lieu de Vars.* Ces assignations sont datées du 20 décembre. Octavien est donc mort entre le 23 novembre et le 20 décembre 1502.

Néanmoins ces fines dentelures, ces capricieuses arabesques, ces figures délicates, ces armoiries répétées, tout cela, rehaussé de peintures d'or et d'azur, et décoré de la tête couronnée d'un poète galant de la cour de Charles VIII, devait laisser dans l'ame quelque chose de l'impression d'un boudoir : car ce n'est plus de cette architecture gothique, vraiment hardie, religieuse et chevaleresque ; c'est un monument où il y a déjà trop de *renaissance*, c'est de l'art enjolivé, choyé, j'allais dire *abâtardi*, par le goût relâché d'une époque de transition.

Cette chapelle, qui paraît n'avoir été terminée qu'en 1533, fut écrasée sous les débris du *grand Clocher*, incendié et ruiné par les protestans, en 1568 (1).

On lisait en caractères d'or, sur le tombeau d'Octavien, l'épitaphe suivante, dont il ne reste plus aucune trace :

Octavianus ego, qui summi culmen honoris
Attigeram, modico subtegor ecce solo.
Engolisma sacræ dederat mihi jura cathedræ,

(1) *Voir* quelques autres détails dans ma *Notice sur la Cathédrale d'Angoulême*, 1834, in-8°. — Les restes de cette chapelle, qui, avant l'administration de M. Larreguy, étaient dans un état honteux de profanation, sont actuellement à l'abri des injures de l'air. On parle de les restaurer d'une manière plus complète. Un des hommes rares de notre époque, M. Prosper Mérimée, inspecteur-général des monumens historiques, m'écrivait il y a déjà quelque temps : « Vous savez combien d'ennemis sont conju- » rés contre nos vieux monumens (Angoulême a eu la » visite des protestans et des sans-culottes) ; mais il y en a » d'autres aujourd'hui, et peut-être plus dangereux en- » core : je veux parler des réparateurs maladroits. » Nous avons lieu d'espérer que ces paroles ne pourront pas être appliquées à M. l'Architecte du département, à qui ses honorables antécédens ont fait décerner le titre de membre correspondant de l'Institut.

Tempore sed periit gloria tanta brevi.
Non medios vitæ natura reliquerat annos,
Debita quandò feræ solvo tributa neci.
Discite, mortales, celeri quàm vita volatu
Præterit, atque levi transit, ut aura, pede.
Spiritus astra petens, miserum me! corpus humatum
Liquit, ad extremum spero redire diem.

Voici la liste exacte des ouvrages d'Octavien de Saint-Gelais. Ils sont tous estimés et recherchés dans les ventes : on peut consulter à cet égard le *Manuel du Libraire* du savant M. Brunet.

1° *La Chasse et le Départ d'Amours, où il y a de toutes les tailles de rimes que l'on pourroit trouver, composée par révérend père en Dieu messire Octavien de Saint-Gelais, évesque d'Angoulesme, etc.* Paris, Vérard, 1509, in-fol., goth.; autre édition, 1533, in-4°, goth. Il y a probablement une ou plusieurs éditions du quinzième siècle, dont les bibliographes ne font pas mention.

Ce livre est un recueil de pièces fugitives de la jeunesse de l'auteur, rondeaux, ballades, triolets, etc., liées entre elles au moyen d'une action allégorique. On y remarque un dialogue entre *monseigneur des Champs et l'escuyer de Cour*, où la misérable condition de courtisan est assez bien dépeinte.

Le Départ d'Amours n'est pas d'Octavien, mais de Blaise d'Auriol.

2° *Le Séjour d'Honneur, composé par, etc.*; Paris, Vérard, sans date, in-8°, goth.; autres éditions, 1519, in-4°, goth., et 1526.

Voir ci-dessus l'analyse de cet ouvrage, mêlé de prose et de vers. On pourrait y ajouter qu'en parcourant la *Forêt-d'Aventures*, l'auteur rencontre nombre de poëtes, écrivains, princes, gens de qualité, et personnages illustres

de son temps, dont il fait l'éloge, et entre autres le bon roi René,

Poète expert, aimant littérature,

qu'il trouve assis, dans un jardin délicieux, sur un gazon *tout diapré d'inventives sciences.*

3° *Le Trésor de Noblesse;* Paris, Vérard, sans date, in-fol., goth.; un exemplaire sur vélin, avec figures en or et en couleur, s'est vendu jusqu'à 450 fr., Mac-Carthy; autre édition, in-4°.

Les études sérieuses d'Octavien de Saint-Gelais le placent, sous le rapport de l'instruction, bien au-dessus des poètes un peu trop ignorans de son époque. Il est le premier qui essaya de *translater* dans notre langue les muses grecques et latines, dans des traductions, imparfaites à la vérité, mais qui n'en contribuèrent pas moins à la renaissance des lettres, en dirigeant le goût de ses contemporains sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

1° Le premier ouvrage de ce genre, qu'il voulut présenter aux dames (car, en poète galant, c'est toujours pour les dames qu'il écrivait), est l'*Odyssée d'Homère,* traduite en vers français; mais il ne continua pas ce travail dont il n'y a jamais rien eu d'imprimé.

2° *Les Enéydes de Virgile, translatez du latin en françois, par, etc., revus et cottés par maistre Jehan Divry;* Paris, Vérard, 1509, in-fol. Cette édition ne me paraît pas être la première, l'auteur ayant présenté sa traduction à Louis XII dès 1500; elle se trouve aussi comprise dans les *OEuvres complètes de Virgile,* publiées chez Galiot du Pré; Paris, 1529, in-fol., dont il y a plusieurs réimpressions.

Voici un échantillon du début : *Arma virumque cano*, etc.

J'ai entrepris de coucher dans mes vers
Le cas de Troie, qui fust mise à l'envers,
Les batailles et armes qui s'y firent
Par les Grégeois, qui jadis la défirent,
Et de traicter aussi par mes escripts
Qui fust celui qui, malgré plains et cris,
Le premier vint de Troie démolie
Prendre séjour au pays d'Italie; etc.

3° *Thérence en françois, prose et rimes, avecques le latin, par, etc.*; Paris, Vérard, in-fol., sans date. On croit cette édition de 1495; réimpressions, 1520 et 1538 ou 1539, in-fol.

On pense que la traduction en prose est de Gilles Cybille, et que le texte a été revu par le savant M.-A. Muret.

4° *Les Vingt et Une Epistres d'Ovide, translatées en (vers) françois*; Paris, in-4°, sans date; autres éditions, 1509, in-4°; 1525 et 1538, in-12, et 1544, Rouen, in-16.

Le marquis de Paulmy en possédait un beau manuscrit sur vélin, orné de vingt et une belles miniatures en camaïeu. Dans les dernières éditions de cette traduction des *Héroïdes*, l'on trouve quatre nouvelles *Epistres*, ajoutées par André de La Vigne.

5° *L'Histoire d'Euryalus et de Lucrèce, vrays amoureux, ainsi que l'a descript au temps ancien Eneas Sylvius, translatée en rithme françois*; Paris, Vérard, 1493, in-fol., goth., très rare.

C'est la traduction d'un ouvrage latin d'Æneas Sylvius Piccolomini, qui monta sur le trône pontifical, sous le nom de Pie II, en 1458.

On a long-temps attribué à Octavien de Saint-Gelais le livre d'André de La Vigne, intitulé *le Vergier d'Honneur, de l'Entreprinse et Voyage de Naples*; Paris, Vérard, sans date, in-fol., goth.; cependant, quoique le nom d'Octavien soit sur le titre, il passe pour certain qu'il n'y a de lui dans cet ouvrage qu'une *Complainte sur la mort de Charles VIII*, et une *Epitaphe*. Quelques bibliographes le font également l'auteur du *Chasteau de Labour*; Paris, Galiot du Pré, in-16, 1532; mais ce poëme est de Pierre Gringore. Il n'est pas vrai non plus, comme l'a dit Henry Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, que Saint-Gelais ait traduit *l'Art d'Aimer* d'Ovide.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

« O Saint-Gelais, créature gentille,
» Dont le sçavoir, dont l'esprit, dont le style,
» Et dont le tout rend la France honorée. »

MAROT : *Epist. XL.*

Mellin, ou plutôt Merlin (1) de Saint-Gelais, naquit à Angoulême, en 1491. Il était, suivant l'opinion de la plu-

---

(1) Le poète changea son nom de Merlin en celui de Mellin, *quasi Melleus*. Claude Binet, dans la *Vie de Ron-*

part des biographes, fils naturel de l'évêque Octavien ; mais dans l'épître dédicatoire que Symphorien Champier a mis en tête de la *Vie du Capitaine Bayard*, et qu'il adresse à notre poëte, il lui dit : « Donc, mon ami Mer-» lin, je te prie, veuilles excuser les fautes de ce petit » livre, si aucunes en y a, et si ne sont escriptes en vraie » rhétorique françoise, comme les *Espistres de Ovide*, » translatées de latin en nostre langue gallicane, par *feu* » *ton oncle*, évesque d'Angoulesme. » La qualité d'*oncle*, que Champier donne à ce prétendu père, et qui n'était peut-être qu'un effet de la complaisance de l'auteur pour un homme dont il voulait se faire un appui, pourrait cependant avoir beaucoup plus de réalité qu'on ne l'a pensé jusqu'à ce jour, et Mellin me paraîtrait alors être le fils de Jean de Saint-Gelais, seigneur de Montlieu, et frère aîné d'Octavien. (*Voir* ci-dessus l'article de Jean) (1).

Rien ne fut négligé pour procurer à Mellin une éducation soignée et une connaissance assez profonde de l'antiquité, chose rare parmi les poëtes de son temps, qui lui donne même une certaine supériorité sur leur naïveté quelquefois trop ignorante. A l'âge de vingt ans, Saint-Gelais fut envoyé à Poitiers, et ensuite dans les universités de Bologne et de Padoue, pour y étudier la jurisprudence; mais, rebuté par la confusion et l'obscurité qui régnait alors dans le droit, il retourna bien vite à ses goûts

---

ard, donne à Saint-Gelais le prénom de *Mélusin*, qui, en effet, rappellerait le souvenir de l'antique *Mélusine* des Lusignan, dont les Saint-Gelais prétendaient sortir, comme on l'a dit plus haut.

(1) Le célèbre Scévole de Sainte-Marthe *(Gall. illust. elog.)*, paraît être le premier qui ait parlé de la naissance illégitime de Mellin ; mais La Croix du Maine *(Biblioth. franç.)*, et après lui Niceron *(Mémoires, etc.)*, Dreux-du-Radier *(Récréat. hist.)*, et quelques autres, disent qu'elle n'est fondée que sur de simples soupçons, et qu'elle ne lui a été reprochée par aucun de ses ennemis.

pour sa chère poésie, qu'il avait cultivée dès sa première jeunesse. Son séjour et ses voyages en Italie valurent plus tard à notre littérature l'introduction du sonnet, qu'il importa en France pour plaire à Catherine de Médicis. On attribue souvent cet honneur à Pontus de Thyard et à Du Bellay; mais ce dernier reconnaît lui-même que Saint-Gelais est le premier des poètes français qui en ait composé.

Comme Octavien, Mellin embrassa l'état ecclésiastique. Si ses mœurs ne furent pas aussi déréglées que celles de l'évêque d'Angoulême, ses œuvres donnent à penser qu'il menait la joyeuse vie d'un abbé coquet et galant, et l'on a lieu de croire que *sa nièce Diane,* pour laquelle il a fait des vers, était sa propre fille. Il nous peint aussi, dans une de ses pièces, toute la joie qu'il éprouvait d'être assis à une table bien servie.

François Ier, auprès de qui la poésie était une puissante recommandation, donna à Saint-Gelais l'abbaye de Reclus, dans le diocèse de Troyes, et le fit aumônier de son fils.

Le roi-chevalier se plaisait souvent à jouer aux impromptus avec notre poète : le prince faisait les premiers vers, et de suite Saint-Gelais achevait le sens et les rimes. On raconte qu'un jour le monarque, flattant d'une main le cheval sur lequel il allait monter, dit :

Petit cheval, gentil cheval,
Doux à monter, doux à descendre.....

et que Mellin termina sur-le-champ le quatrain :

Bien plus petit que Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre (1).

---

(1) On attribue quelquefois cet impromptu au malheureux Théophile Viaud, et alors il s'agit du cheval de Henri IV, au lieu de celui de François Ier.

Vers cette époque, Saint-Gelais partageait le sceptre des beaux esprits de la cour avec l'élégant Marot, qui l'avoue assez ingénument dans son *Eclogue au Roy* :

Et ce jour-là, à grand'peine on sçavoit
Lequel des deux gaigné le prix avoit,
Ou de Merlin, ou de moy......

Le nouveau roi Henri II lui conserva le titre d'aumônier et le nomma son bibliothécaire : il avait été chargé, dès 1544, de faire transporter à Fontainebleau les livres de l'ancienne bibliothèque de Blois.

Mellin était alors au comble de la gloire et de la faveur : on ne parlait que de ses talens et de son profond savoir en théologie, en droit, en philosophie, en éloquence, en mathématiques, et même en astrologie. Poète et musicien, chantant ses vers en s'accompagnant de la lyre, il était l'ame des fêtes de la cour ; et « s'il y avoit quelques braves » discours à faire, dit son compatriote André Thevet » *(Hommes Illustres, fol.* 557), soit pour escrire en prose, » vers françois ou latins, le tout estoit renvoyé à Saint- » Gelais, auquel l'on avoit recours comme à un Apol- » lon. » Lorsque tout à coup parut une nouvelle génération de poètes, école forte et pleine d'avenir, ayant à sa tête le jeune Pierre de Ronsard. Mellin, déjà sur le déclin de l'âge, toujours content de lui-même, insouciant, léger et moqueur, ne fut pas, comme on l'a souvent répété, jaloux de la réforme poétique qui commençait à s'opérer ; mais dédaignant peut-être d'en comprendre toute la portée, il se contenta de railler les réformateurs ; et certes, aucun autre motif ne le poussait, lorsqu'il se permit de parodier les vers de Ronsard devant le monarque qui désirait les entendre. Ronsard, blessé de la causticité du courtisan, s'en plaignit avec amertume ; et, s'adressant à

l'ame de Marguerite de Valois (1), dans l'*Hymne* triomphal qu'il composa en son honneur, il lui dit :

Escarte loin de mon chef,
Tout malheur et tout meschef;
Préserve-moy d'infamie,
De toute langue ennemie,
Et de tout acte malin;
Et fais que, devant mon prince,
Désormais plus ne me pince
La tenaille de Mellin (2).

Liv. V, Ode V.

Graces à l'entremise officieuse de Guillaume-des-Autels, qui leur envoya quelques vers de conciliation, les deux poètes se donnèrent le baiser de paix, et Ronsard se hâta de supprimer de son ode la fameuse *tenaille de Mellin*; mais

---

(1) La *Biographie universelle* (article *Ronsard*, par M. Villenave), dont M. Sainte-Beuve a relevé quelques erreurs relatives à cette dispute, en a commis une autre bien grossière, en avançant que Ronsard composa une *Prière*, dans laquelle il disait, s'adressant *à Dieu* :

... Fais que, devant mon prince, etc.

(2) Du Bellay, dans sa satyre du *Poète courtisan*, et L'Hospital, dans une élégie latine, composée sous le nom de Ronsard,

Magnificis aulæ cultoribus, etc.....

ripostèrent également et avec violence à l'attaque irréfléchie de Saint-Gelais, qu'ils désignèrent sans oser le nommer.

le mal était déjà fait et l'expression était passée en proverbe. Saint-Gelais n'en adressa pas moins un sonnet flatteur au jeune poète, qui lui répondit par une ode assez longue, où, après un début embarrassé, la dispute se trouve enfin résumée dans ces trois strophes :

Las ! ce monstré, ce monstre d'Ire
Contre toy me força d'escrire
Et m'eslança tout irrité,
Quand, d'un vers enfiellé d'iambes,
Je vomissois les aigres flambes
De mon courage despité.

Pour ce, Mellin, qu'on me fist croire
Qu'en fraudant le prix de ma gloire
Tu avois caquetté de moy,
Et que d'une longue risée
Mon œuvre par toy mesprisée
Ne servit que de farce au roy.

Mais ores, ores que tu nies,
En tant d'honnestes compagnies,
N'avoir mesdit de mon labeur,
Et que ta bouche le confesse
En présence de nous, je laisse
Ce despit qui m'ardoit le cœur.

Liv. IV, Ode XXI.

A dater de ce moment, Saint-Gelais semble avoir aban-

donné la poésie française pour se réfugier dans les vers latins, qu'il cultiva jusqu'à sa mort.

Il termina ses jours à Paris, au mois d'octobre 1558. La veille de son trépas, il se fit apporter sa harpe, et, la voix et les mains tremblantes, chanta les vers suivans, qu'il venait de composer dans le fort de la fièvre :

Barbite, qui varios lenisti pectoris œstus,
Dùm juvenem nunc sors, nunc agitabat amor,
Perfice ad extremum, rapidæque incendia febris,
Quà potes, infirmo fac leviora seni :
Certè, ego te faciam, superas evectus ad auras,
Insignem ad Cytharæ sidus habere locum (1).

Quelques instans avant d'expirer, il ne put s'empêcher de sourire à la vue des graves médecins *disputans et devisans sur......* sa position (2), leur dit que bientôt *il leur enseigneroit quelle ils la devroient juger,* et rendit le dernier soupir. On lui fit de magnifiques obsèques, où l'on chanta les vers latins que nous venons de transcrire, et il fut inhumé dans l'église Saint-Thomas-du-Louvre. Il était alors âgé de soixante-sept ans. La famille des poètes pleura sa mort, et il y eut même plusieurs petites pièces latines publiées à ce sujet, chez Frédéric Morel (1559, in-4°).

Thevet a publié dans son ouvrage le portrait de Saint-

---

(1) Ces vers latins sont rapportés par Thevet, avec quelques variantes; ils ont été traduits plusieurs fois en vers français, et entre autres par Du Bellay. Une heure ou deux avant de mourir, Mellin improvisa aussi un assez mauvais distique latin sur du lait d'ânesse qu'on lui présentait.

(2) *Voir* l'expression trop naïve de Thevet.

Gelais, dont il donne une description qui ne se rapporte pas toujours à la gravure. On peut cependant en conclure que Mellin avait une stature moyenne et assez grêle, la face longue, le front ouvert et un air de modestie, joint à une grande facilité d'élocution.

Les ouvrages dont nous allons donner la liste, valurent à Saint-Gelais, de la part de ses contemporains, le surnom d'*Ovide français*, que les amis de Ronsard transférèrent plus tard à Joachim Du Bellay : on avait alors la bizarre manie des comparaisons.

1° *OEuvres poétiques de Mellin de Saint-Gelais*; Lyon, 1574, in-8°; autres éditions : Lyon, 1582, in-12; Paris, 1655. La plus récente et la plus complète, quoique défectueuse, est celle de Paris (Coustelier), 1719, in-12, donnée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Desportes. Il existe un exemplaire de l'édition de 1574, avec un commentaire perpétuel de La Monnoye.

Ces *OEuvres poétiques* se composent d'un grand nombre d'épîtres, de rondeaux, de ballades, de sonnets, de folies ou petits contes, d'épigrammes, de madrigaux, de chansons, d'épitaphes, d'élégies, de diverses pièces de vers latins, et enfin de quelques morceaux traduits ou imités de différens poètes grecs, latins et italiens.

Comme l'a judicieusement remarqué un savant critique de nos jours, lui-même poète d'une haute distinction (1), Saint-Gelais est déjà *loin de la franche naïveté gauloise*, mais il a *plus de correction peut-être et plus d'éclat que Marot*; et presque toujours *les pièces qu'il a laissées, fort courtes pour la plupart, étincellent de traits soit gracieux, soit caustiques*. Ce jugement est d'ailleurs appuyé sur celui du célèbre Estienne Pasquier, qui dit en ses *Recherches sur la France* : « Or se rendirent Clément et Mellin re-

(1) M. C.-A. Sainte-Beuve : *voir* son *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au seizième siècle*; Paris, 1828, 2 vol. in-8°.

» commandables par diverses voies : celui-là pour *beau-* » *coup et fluidement*, cestui pour *peu et gratieusement* es- » crire. » Toutefois Pasquier ajoute à ces mots quelques réflexions qui se ressentent un peu trop de la sévérité outrée d'un des plus chauds partisans de Ronsard.

Mellin a particulièrement réussi dans la galanterie italienne du sonnet et du madrigal, et dans la bonne gaîté française du conte et de l'épigramme, qu'il pousse souvent jusqu'à l'obscénité. Voici de courts échantillons de ses différentes manières :

AU KALENDRIER DES HEURES DE St-LÉGER,

L'UNE DES FILLES DE LA ROYNE.

S'il vous plaisoit marquer en teste
Un jour ordonné pour m'aimer,
Je l'aurois par une grand'feste;
Mais point ne la voudrois chosmer.

FOLIE.

Un charlatan disoit, en plein marché,
Qu'il monstreroit le Diable à tout le monde;
Si n'y eust nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse, assez large et profonde,
Il leur desploye, et leur dit : — Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez; y a-t-il rien?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
— Et c'est, dit-il, le Diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

AUTRE.

Nostre vicaire, un jour de feste,
Chantoit un agnus gringotté,
Tant qu'il pouvoit, à pleine teste,
Pensant d'Annette estre escouté.
Annette, de l'autre costé,
Ploroit, attentive à son chant,
Dont le vicaire en s'approchant,
Lui dit : — Pourquoy pleurez-vous, belle ?
— Ha ! messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un asne qui m'est mort,
Qui avoit la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

Il y a du rhythme et de la grâce dans une *Villanesque*, dont je ne citerai que ces trois couplets :

Je ne sçay où le mal me tient ;
Mais il vient
D'avoir dansé avec Catin :
Son tetin
Alloit au bransle, et, maudit sois-je !
Il estoit aussi blanc que neige.

Elle avoit son beau collet mis
De samis,
Son beau surcot rouge, et ses manches
Des dimanches,
Un long cordon à petits nœuds
Pendant à ses souliers tous neufs.

Je me vy jeter ses yeux verds
De travers,
Dont je fis des sauts plus de dix;
Et luy dis,
En luy serrant le petit doigt:
Catin, c'est pour l'amour de toy.

Mellin laisse quelquefois échapper un trait de sensibilité, témoin le dernier vers d'une de ses épigrammes:

. . . .
Q'un autre donc vous aime d'aventure,
Dieu sçayt lequel votre faveur aura;
Mais je sçay bien qui mieux aimer sçaura.

2° Saint-Gelais a traduit en prose la *Sophonisba* de Trissin, avec les chœurs en vers de plusieurs mesures. Cette pièce fut représentée à Blois, devant le roi Henri II et sa cour, en 1559, après la mort de Mellin, et par les soins de François Habert, son ami. Elle n'eut pas un grand succès, quoiqu'on y trouve encore plusieurs endroits remarquables. C'est la première tragédie régulière en prose qui ait paru sur le théâtre, et personne, je pense, n'a rappelé ce fait lors de la fameuse querelle *prosaïque* de La Motte-Houdart.

La *Sophonisbe* de Saint-Gelais a été publiée en 1559, à Paris, chez Phil. Danfrie, in-8°; très rare.

Il a paru en France neuf imitations de la tragédie de Trissin, depuis Mellin jusqu'à Voltaire: ce dernier n'a fait que réparer à neuf la *Sophonisbe* de Mairet.

3° Saint-Gelais a corrigé la traduction que Jacques Colin, d'Auxerre, avait faite du *Livre du Courtisan* (*Libro del Cortegiano*), de Balth. Castiglione, in-8°; Paris, 1537, et

Lyon, 1538. D'autres disent que cet ouvrage a été traduit par J. Chaperon et revu par E. Dolet.

4° Mellin a aussi revu les *Voyages adventureux du Capitaine Jean-Alphonse, Saintongeois*, qui ne parurent qu'après la mort de notre auteur, en 1559, Poitiers, de Marnef, in-4°; autre édition, 1598, in-8°.

5° « Il a fait, dit Thevet, et composé un livre intitulé » en latin *De Fato*, lequel il a rédigé par escrit d'un style » fort élégant; et depuis a esté imprimé sans nom et au- » theur, et a esté mis en lumière, comme beaucoup d'au- » tres de ses escrits, contre sa volonté et intention. » Cet ouvrage est tout-à-fait inconnu aux bibliographes. On pense pourtant que c'est le livre intitulé : *Advertissemens sur les Jugemens d'Astrologie à une judicieuse damoiselle*; Lyon, 1546, in-8°; Saint-Gelais l'a fait précéder d'un sonnet.

6° Le petit poëme intitulé *Genèvre*, que Mellin imita de quelques chants de l'*Orlando furioso*, ne renferme que trois cent dix vers de sa façon; il a été terminé par J.-A. de Baïf, et imprimé en 1572.

On trouve, dans les *OEuvres de Clément Marot*, plusieurs pièces de Saint-Gelais, et entre autres la vingt-septième élégie, que La Monnoye (*Ménagiana*, tome 2, page 197) regarde comme une imitation de l'*Arétin*.

Cette élégie, qui se lit d'ailleurs dans les poésies de notre charmant auteur, est si jolie et se rapporte si bien à l'idée que nous avons du piquant de l'esprit et de la douceur du style de Mellin, de *Mellin tout de miel* (expression de Guill. des Autels), que je ne puis mieux terminer qu'en la transcrivant tout entière.

A UNE MAL-CONTENTE

D'avoir esté sobrement louée, et se plaignant non sobrement.

Pour tous les biens qui sont deçà la mer
Je ne vouldrois vous, ny aultre blasmer
Contre raison; en sorte qu'on peult dire
Que je me mets voulontiers à mesdire.

Mais si faut-il que vous croyez aussy
Que je n'ay pas tant besoing, Dieu mercy,
De vos faveurs, qu'on me fist consentir,
En vous louant, de flatter ou mentir.

Je laisse à ceulx faire ceste couvée,
Qui n'ont encor nulle amye treuvée;
Et sont contens de prendre tout en gré,
Pour en amour treuver quelque degré.

Je laisse à faire à ces Italiens,
Ou Espagnols, tombés en vos liens,
Qui disent plus bien souvent qu'ils n'entendent,
Demandant plus souvent qu'ils ne prétendent.

Car le plus lourd de telles nations
Entend assez vos inclinations;
Et si sçait bien que, des pays estranges,
Il ne vient rien si peu cher que louanges.

Ceulx-là diront que les rais de vos yeux
Font devenir le soleil envyeux;
Et que ce sont deux astres reluysans,
Tout leur bonheur et malheur produysans.

En vous voyant, ils seront esbahys
Comme Dieu mit tel bien en ce pays;
Et s'enquerront du ciel et de l'idée,
D'où telle grâce en terre est procédée.

Ils vous diront que d'un ris seulement
Vous eschauffez le plus froid élément;
Et que les biens, dont Arabie est pleine,
N'approchent point de vostre doulce haleine.

Ils jureront que vos mains sont d'yvoire,
Et que la neige, au prix de vous, est noire;
Vos blanches dents, ou plustost dyamans,
Sont la prison des esprits des amans;

Et le coral, où elles sont encloses,
Paslit le teint des plus vermeilles roses.

De vos cheveux, c'est moins que la raison
De faire d'eulx à l'or comparaison.

Ils vous diront que vostre doulx langaige
Les cœurs humains aliène et engaige;
Et que l'accueil de vos doulces manières
Peult apaiser Mars entre ses banières.

Si vous touchez espinettes ou luts
Vous apaisez les sujets d'Eolus;
Et si l'aller par les champs vous délecte,
A chascun pas croist une violette.

Brief, nostre siècle, où vous avez vescu
A les passés par vous seule vaincu.
Et qui sçauroit tant de fables redire,
Sans se fascher, ou sans mourir de rire?
Ils dient tant, que je croy que le tiers,
En escrivant, fait rougir les papiers.

Or quant à moi, je ne sçaurois avoir
Sens, ne loysir d'apprendre ce sçavoir,
Ne mon esprit est d'assez bonne marque
Pour suivre ainsy Jean de Meung ou Pétrarque.
Je diray bien, et ne mentiray point,
Que soubs les draps vous estes en bon poinct,
Et que, peult estre, on voit mainte qui brague,
Qui beaucoup près n'est point si bonne bague;

Mais de parler qu'estes chose divine,
On me diroit que je songe et devine ;
Car en ce corps, faict de sucre et de miel,
Y a des cas trop peu dignes du ciel.

On se demande, à la lecture de cette gracieuse poésie, si les écrivains, qui admettent la naissance illégitime de Mellin, n'ont pas raison de dire qu'il fut *le meilleur ouvrage de son père?......*

HISTOIRE

DU

COMTE BERTRAND,

GRAND-MARÉCHAL

DU PALAIS DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

PAR UN VIEUX DE LA VIEILLE.

PRIX : 30 CENTIMES.

PARIS

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1847